

Brève de Bibliothèque

Spécial confinement N°5, 18 Avril 2020

Sommaire

Le Groupe toulousain de la SPP : restons Groupés

- **Le mot de Daniel Matge, président du GTSP**
- **Le mot des bibliothécaires**

Bon courage : A.M. Rajon

Concevoir la réalité : S. Fabre

Rubrique cinématographique : Marc Babonneau

Le jeu des confinés : solution (En annexe)

Le Groupe Toulousain de la SPP : restons Groupés

➤ **Le mot de Daniel Medge, président du GTSP**

« Chronique d'un printemps si peu ordinaire... » Ainsi pourrions-nous intituler ces BdB si précieuses et nécessaires dans ce temps incertain où nos cadres habituels et nos repères spatio-temporels sont bouleversés.

L'initiative de nos bibliothécaires, Sabine Fabre et Anne-Marie Rajon est à saluer et au nom du Groupe Toulousain je les en remercie ainsi que tous(tes) ceux et celles qui participent au fil de ces semaines de confinement à cette aventure, à cette ouverture.

En effet, quoi de plus utile que cet espace qui nous est proposé pour réfléchir, penser et rêver, pour nous retourner et nous retrouver sur nos objets les plus importants et je veux parler de ces objets culturels qui tissent nos vies et qu'il est nécessaire de pouvoir continuer à partager. Loin de toute tentation de repli nostalgique ils nous serviront d'appui pour poser dès à présent les bases d'un APRÈS qu'il nous faudra bien construire.

Ces BdB non seulement nourrissent ce « travail de la culture » si cher à Freud mais contribuent à faire vivre un esprit du groupe, un esprit du collectif qui peut être mis à mal dans ces temps où l'isolement est devenu une prescription sanitaire et nous contraint à des déprivations sensorielles, à des restrictions relationnelles, certes atténuées par nos moyens modernes de communication, mais si peu naturelles : nous n'en mesurons pas encore tous les effets.

« Prenez soin de vous... » est devenue dans nos échanges une phrase qui ponctue bien souvent nos mails, nos communications téléphoniques... (Puisque nous ne nous rencontrons plus guère « en vrai » !) pour nous dire aurevoir, nous quitter. Faisons-en sorte qu'elle ne devienne pas un gimmick (un truc, une astuce au sens anglo-saxon du terme), qu'elle puisse, au-delà du confinement, garder son sens plein et entier. C'est ce que je nous souhaite à tous.

➤ **Le mot des bibliothécaires**

Le confinement est une situation exceptionnelle, pourvoyeuse d'inquiétude et d'angoisse de toutes sortes. Comment faisons-nous face chacun dans nos cabinets et pour nos patients ? Continue-t-on à recevoir nos patients comme d'habitude ? Viennent-ils jusqu'à nos cabinets ? Organise-t-on des séances par téléphone ? Par Skype ?

Cette rubrique est ouverte à nous tous dans un esprit d'échanges libres. Merci à ceux qui le souhaitent d'envoyer à la rédaction de BdB vos réflexions.

Bon courage : Anne-Marie Rajon

Si je ne suis pas pour moi, qui donc sera pour moi ?

Et si je ne suis que pour moi, que suis-je

Et si pas maintenant, quand ?¹

Cette maxime est associée aux « mots » du moment : « Prenez soin de vous » et à sa variante « Bon courage ». Depuis plusieurs semaines toutes nos discussions et nos échanges, que ce soit sur le Cov19, le climat, le contexte économique, la série TV à voir, le livre à recommander, les travaux ménagers, les recettes de cuisine, se terminent par une de ces deux formules et notre président de la République n'a pas dérogé à cette règle pour terminer son allocution de lundi dernier : « Bon courage ! ».

Il y a longtemps que ces deux formules, en particulier « Bon courage », me plongent, à chaque fois qu'elles me sont adressées, dans un état de détresse indicible. A l'analyse j'ai compris que cette détresse était due à un sentiment d'abandon fugace mais très intense : être abandonné à soi-même, être « laissé tomber » par celui qui prenait congé.

Je n'osais rien dire de ce qui m'agitait tant ces formulations sont synonymes de compassion et d'empathie de la part de celui qui les adresse et je me sentais coupable de ne pas les entendre comme telles. C'est à ce point de mes réflexions que deux auteurs sont venus à mon aide : J.C. Ameisen et F. Worms. Le premier est immunologiste, médecin, directeur du centre d'études du vivant à Paris-Diderot, ancien président du Comité National d'Ethique ; le second est professeur de philosophie contemporaine à l'ENS.

- « Précis de la rupture » est une analyse que fait F. Worms² du livre de Sophie Calle « Prenez soin de vous »³. Le point de départ du livre de Sophie Calle est une lettre de rupture amoureuse, lettre que son amant termine par « Prenez soin de vous ». C'est l'occasion pour F. Worms de souligner l'ambivalence du mot, « aux bords extrêmes de l'attention et de l'ironie [...], de l'inattention et de l'inquiétude, venant du plus aimant au plus indifférent. ». Son commentaire rejoint la maxime du Pirkei Avot : prendre soin ne peut se faire que dans l'altérité : peut-on prendre soin de soi si personne ne s'en inquiète ?
- J.C. Ameisen, dans un article du 16 Avril 2018 publié dans « Le Monde » (*une série de six articles sur le thème de « Bon courage »*) consacre sa tribune au courage collectif de la société face au handicap. Il s'interroge en conclusion sur l'expression « Bon

¹ Pirkei Avot 1,14 (les maximes des Pères, introduction de Maïmonide : les huit chapitres), Ed. colbo, Paris.
(Autre traduction : « Si je n'ai pas soin de moi, qui aura soin de moi... »)

² Worms F. *Le moment du soin*, Puf, Paris, 2010

³ Calle S. : *Prenez soin de vous*, Arles, Actes sud, 2007

courage ! ». S'il souligne la bonne intention de l'expression, il y voit aussi une forme d'indifférence : « gentille formule de politesse qui permet de s'éloigner de l'autre alors qu'on est sur le point de l'abandonner, seul, face à ses difficultés ». Il propose une alternative bien différente : « Vous pouvez compter sur moi ».

J'avais donc besoin de cette légitimité pour confirmer ce que j'éprouvais devant ces deux expressions et surtout pour me permettre de l'exprimer en dehors d'un petit cercle d'amis. Il y a cependant très longtemps que j'avais banni ces formules de mon vocabulaire tant j'avais éprouvé pour moi-même, à les entendre, ce sentiment d'être laissé au bord du rivage.

Dirait-on à Robinson Crusoé en le déposant tout seul sur son île « Bon courage » ?

Concevoir la réalité : Sabine Fabre

Pour faire suite à l'éditorial d'Anne-Marie dans les BdB n° 4, je soumetts votre réflexion à la vaste question concernant la réalité. Anne-Marie nous faisait part des solutions diverses pour faire face à une réalité écrasante constituée par Hiroshima.

Comment continuer à appréhender la réalité actuelle quand nous avons la chance de vivre dans une région relativement épargnée et que le temps passant (4 semaines déjà) cela perdure ? La seule réalité commune avec les populations touchées consiste dans l'obligation des mesures de confinement, les mêmes pour tous, au quotidien. Nous partageons également le flot continu d'informations, censé nous fournir des données les plus objectives possibles et nous renseigner au mieux sur la réalité mais cela pourrait avoir l'effet inverse à savoir un étrange sentiment d'irréalité.

Pour reprendre Winnicott « ce qui obscurcit le problème, c'est que le degré d'objectivité sur lequel nous comptons quand nous parlons de réalité varie selon l'individu. L'objectivité est un terme relatif : ce qui est objectivement perçu est, jusqu'à un certain point, conçu subjectivement. »

Entre le déni qui nous ferait penser que le Sud-Ouest n'est pas concerné, la poursuite de notre travail auprès des patients comme une évidence mais aussi un moyen de se sentir moins impacté puisque nous ne renonçons pas à ce qui fait notre quotidien de soignant, quels aménagements personnels faisons-nous avec cette réalité sensée nous réunir, au-delà de nos différentes places, dans une même vulnérabilité ?

Comment négocier psychiquement avec ces mesures prises pour nous protéger, seuls marqueurs au quotidien de la menace, quand nous commençons à percevoir leur effet délétère en particulier sur les plus âgés d'entre nous et les plus jeunes ? Préserver la vie nécessiterait de menacer le lien à l'autre ? Le travail de déliaison est toujours à l'œuvre associé à celui de la pulsion de vie nous obligeant à jouer les funambules à la recherche permanente d'un équilibre instable. ?

Dans le Littré, **concevoir** regroupe à la fois former en soi, en son cœur, en son esprit ; penser, croire, comprendre, saisir mais aussi se rendre raison de quelque chose, ne s'en plus étonner. Concevoir la réalité nous oblige à de nombreux allers retours entre dedans et dehors.

Toutes ces questions et d'autres sont exposées dans un article au ton très libre, intitulé « Covid 19 : les mains sales » de D. Tabone-Weil que vous trouverez sur le site lesenfantsdelapsychanalyse.com.

Pour faire suite au « savon » de la semaine dernière (F. Ponge lu par D. Podalydès), écoutez André Dussolier sur F Culture lire « Semmelweis » de L. F. Céline qui fit de ce médecin hongrois, le sujet de sa thèse. Au milieu du XIXe siècle, ce chirurgien de formation batailla pour imposer le lavage des mains afin d'enrayer la fièvre puerpérale responsable de 30% de décès chez les jeunes accouchées. Tout est parti d'un simple constat : les jeunes accouchées qui avaient été assistées par les élèves sages-femmes mourraient moins de cette infection que celles qui avaient été prises en charge par les étudiants en médecine et ce dans la bonne ville de Vienne en 1846...

- Cette semaine, Christine Saint- Paul nous recommande : « Qu'est-ce que le confinement nous apprend sur notre rapport à l'espace-temps ? » www.franceculture.fr

Rubrique cinématographique : Marc Babonneau

« ET NIETZSCHE A PLEURE »

Ce curieux film, rareté quant à sa distribution en France, mais accessible en DVD, est un film américain, tourné par le réalisateur Pinchas PERRY, en 2007. L'intérêt qu'il a pour nous est de narrer une page de l'histoire des débuts de la Psychanalyse.

Jugez plutôt :

A Vienne, Lou Andres Salomé qui vient de quitter Frederic Nietzsche pour Rilke mais qui lui garde un véritable attachement, supplie le docteur Joseph Breuer de s'occuper du

philosophe dont la santé, tant physique que mentale, l'inquiète beaucoup. Breuer, empêtré dans de sombres complications tant intimes que conjugales, à cause de l'éclosion d'un fort sentiment amoureux pour sa patiente Bertha Pappenheim (alias la fameuse Anna O des premiers écrits de la psychanalyse- je rappelle que « les Etudes sur l'Hystérie » ont été co-écrites par Joseph Breuer et Sigmund Freud) n'est guère enclin à le faire.

Lou Salomé parvient à faire se rencontrer les deux hommes sur lesquels elle exerce sa séduction bien connue.

Breuer est vite fasciné par l'intelligence de Nietzsche et touché par sa détresse.

Dans les tâtonnements qui sont ceux des aubes de la méthode psychanalytique, les deux hommes vont errer à la recherche d'un cadre.

Breuer propose à Nietzsche d'accepter un séjour dans sa clinique psychiatrique où ils vont passer un curieux contrat mutuel : Breuer, en tant que médecin, va soigner le philosophe au plan de ses désordres et addictions physiques ; en échange, il se soumettra de son plein gré à des entretiens avec Nietzsche, d'abord en face à face puis allongé selon un protocole qui est la préforme de la cure classique (à ceci près que Nietzsche n'a aucune formation, mais possède, nous l'avons déjà souligné, une intelligence qui a suscité un transfert sur l'autre de la part de Breuer).

Tout ceci se passe avec les interventions bien tempérées du jeune Freud qui fait, en quelque sorte office de superviseur de son collègue et ami, Joseph Breuer.

Mais les choses ne sont pas aussi simples : les affres du doute provoqué chez Breuer par sa passion pour Bertha Pappenheim et dont il s'ouvre à Nietzsche, ouvrent une brèche, chez celui-ci, non moins ravagé par la rupture provoquée par Lou Salomé, d'autant plus terrible que cet être hypersensible avait osé pour la première fois s'abandonner à la confiance en l'autre.

Les entretiens tournent à des échanges dans tous les sens et l'intérêt de Breuer pour la chose psychique, doublé d'un contre-transfert très vif, font que chacun est « l'analyste » de l'autre.

Et voilà pourquoi « Nietzsche a pleuré... » Comme le dit le titre de ce film.

Breuer fait craquer l'armure intellectuelle de Nietzsche, qui, une nouvelle fois, accepte de se livrer, mais différemment, à un autre. Nanti de son expérience pour le ravage de la passion amoureuse, il éclaire, en retour, Breuer sur le malentendu de son amour pour Bertha, sa patiente. Le Surmoi de Breuer ayant repris ses droits, celui-ci retourne vers son foyer et sa famille, assagi. Les voies de la sublimation ont aussi apaisé Nietzsche qui repart vers la pensée, l'écriture et la rédaction de son livre fameux : « Ainsi parlait Zarathoustra ».

J'ai pris à visionner ce film un plaisir égal à celui ressenti en regardant le film plus connu « A Dangerous Method » qui mettait, lui, en scène le triangle Freud- Jung. Sabina

Spielrein, avec des analogies entre les deux œuvres ; le rôle de Freud, les errements de ses collègues encore novices et la présence entre eux de ces femmes charmantes qui ont beaucoup contribué à la naissance de la psychanalyse, lorsque Freud , par un de ses premiers coups de génie, a décidé de substituer au grand spectacle donné par Charcot à la Salpêtrière, mettant en scène les symptômes de la grande hystérie de l'époque, la clinique de la parole (talking cure) , déplaçant l'objet- le regard sur l'objet-la voix.

Mais si les scènes de confrontations entre les protagonistes sont correctement filmées, avec de beaux décors d'époque un peu figés, Pinchas Perry n'est pas David Cronenberg. Ce qui est flagrant dans la tentative de mettre en images les rêves de Breuer, plutôt caricaturaux.

Mais qui pourrait mettre en images le matériel du rêve, par essence, si volatile et fondamentalement changeant. ; après tout, et malgré le concours de Salvador Dali pour les images, le grand Alfred Hitchcock lui-même ne s'y était-il pas cassé les dents dans »La Maison du Docteur Edward

Je joins à cette note critique la liste des DVD actuellement disponibles sur le marché, si vous avez envie de réviser l'histoire des débuts de la psychanalyse au travers d'images cinématographiques.

Outre les deux films déjà cités, (« **A Dangerous Method** » de Cronenberg et, donc, « **Et Nietzsche a pleuré** » de Pinchas Perry) rappelons :

- L'ancêtre du genre, « **Freud, passions secrètes** » de John Huston.
- « **Princesse Marie** » de Benoît Jacquot, sur la relation Freud/ Marie Bonaparte.
- « **Lou Andreas Salomé** », film allemand de Cordula Kablitz-Post.

On peut ajouter, en annexes :

- « **Augustine** » d'Alice Winocour, sur les relations du professeur Charcot (Vincent Lindon) avec sa patiente Augustine.

Et encore,

- « **Soudain, l'été dernier** » de Joseph L. Mankiewicz, où Montgomery Clift (qui a déjà interprété le Freud de « **Freud, passions secrètes** ») lutte pour sauver par sa science de l'Inconscient, la trop belle et perturbée Elizabeth Taylor des griffes de sa terrible tante, Katharine Hepburn.

Et maintenant, les trois marches du podium pour les interprètes de Freud à l'écran :

- Montgomery Clift (« Freud, passions secrètes ») : le plus « habité ».
- Viggo Mortensen (« A Dangerous Method »), ; le plus « glamour ».
- Heinz Bennett (« Princesse Marie ») : le plus convaincant.

P.S. : Si vous connaissez sur ce sujet, une pépite qui m'ait échappé, je suis preneur et vous demande de me la faire connaître, à tout prix. (marc.babonneau@wanadoo.fr)

Et pour terminer, vos bibliothécaires vous rappellent que :

« Vous pouvez compter sur elles ! »

Annexe : le jeu des confinés : solution

Confiné, il racontait ce qu'il ferait, une fois libre, d'ici un mois, dans ces **eaux-là**. **ZOLA**

Ce moment semble si **DURAS dur à surmonter**... mais les **mots, lierre MOLIERE** de la pensée, permettent de s'évader un moment, de laisser fuir ces **maux passants**. **MAUPASSANT**

Près de **la fontaine LA FONTAINE** dont les **FLAUBERT** flots **bercent** l'oreille distraite, des oiseaux **volent, terre, VOLTAIRE** herbe et **racines RACINE** semblent endormis. Les oiseaux sont là, **souverains, beaux, RIMBAUT** jeunes encore.

Une tribu **goguenarde HUGO** qui **boit l'eau BOILEAU** et **LABBE la bénédiction** du soleil qui couvre leur air novice.

Le **rabot de l'air BAUDELAIRE** ne les épuise pas : ils n'en font **cas, mus CAMUS** par la douceur du jour.

Mus, c'est MUSSET le mot, mais sans mouvement : ils se posent, l'arbre **vert ne VERNE** bouge presque pas.

Du mât DUMAS naturel, ils regardent au loin, plus ou moins anges, peu ou **PROUST prou** statues.

Braves bêtes, la becquée te les rend grands mais où est le **bec BECK** aujourd'hui ?

Le héros poursuit son chemin rêvé. Les **ronces ardentes RONSARD** frôlent les pieds.

Il avance, doucement, cherchant une aide, blonde, brune, **rousse, au ROUSSEAU** hasard.

Il a **beau voir BAUVOIR** toute cette splendeur, il ne s'y trompe pas.

Il a **beau marcher BAUMARCHAIS** par l'esprit, il ne bouge en réalité pas.

C'est la force des poètes : se promener sans mouvement, **SAND sans de** grands efforts.

Voir la **vie en VIAN** beau malgré tout, malgré les épreuves.

L'esprit est une **gare : y GARY** passe mille idées qui s'enfuient et nous entraînent.

Toujours **l'art a gonflé ARAGON** cette voile humaine, cette force : tenir bon, jusqu'au **prochain CHEN** voyage